LE *LOUISIANAIS*,
Publié par J. GENTIL,
Parait le Samedi.
—:o:—
Prix de l'abonnement, pour un an, $5.

Law is a solemn expression of legislative will.
(Civil Code of the State of Louisiana.)

Samedi 24 Octobre 1868.

Le Louisianais,

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE SAINT-JACQUES.

PRIX DES ANNONCES :
Par carré de dix lignes, ou moins, pour la première insertion . . . . $1 50c.
Par carré de chaque publication subséquente . . . . 75c.
Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'Editeur.

La liberté finit où commence la licence.

Vol. 4........................No. 12.

☞ Bureau du journal, près du College Jefferson, St-Jacques, rive gauche.
☞ Pour lettres, journaux, échanges et paperasses, adressez à *Convent Post-Office*.

Candidatures Nationales

POUR PRESIDENT :
HORATIO SEYMOUR,
DE NEW-YORK.

POUR VICE-PRESIDENT :
FRANCIS P. BLAIR,
DU MISSOURI.

Demain.

I.

On nous dit bien haut ou bien bas, selon les convictions et les opinions personnelles, que le ticket Seymour est vaincu, que celui de Grant est triomphant, voire même que la démocratie est morte et le radicalisme éternel.

On dit tant de choses! Certes, prédire le triomphe ou la défaite d'un candidat ne saurait vous mériter le titre de petit prophète. Il se peut bien que M. Grant triomphe et prenne possession de la Maison Blanche ; il se peut bien encore que M. Seymour occupe le siège de M. Johnson et donne un démenti aux prophètes intéressés du radicalisme. Qu'importe cela! Une fois l'élection accomplie au bénéfice de l'un ou de l'autre parti, les principes de liberté, d'ordre, de justice et de modération en seront-ils vaincus pour cela? La démocratie républicaine est-elle une de ces choses qui meurent comme un individu et un parti? Demain, qu'on le veuille ou ne le veuille pas, ne faudra-t-il pas rogner les bavures de la statue révolutionnaire et s'appuyer sur une Constitution souveraine?

Quoiqu'en pensent les radicaux du Sud, pauvres mulets attelés au fourgon de la politique, l'élection du jour a un caractère tout personnel, tout individuel, tout nominal. Grant aurait pu être le candidat de la démocratie ; Chase aurait dû être le candidat de la démocratie et aurait infailliblement désarçonné l'élu de Chicago. Qu'y a-t-il donc au fond de tout cela? Le souvenir des services rendus à l'Union par le soldat Grant et par le financier Chase, le besoin profond d'ordre, de stabilité et d'apaisement, le symptôme d'une nouvelle démocratie s'affirmant dans un avenir très prochain. Quant au radicalisme, compris surtout comme il l'est dans le Sud, ses jours sont comptés avec la victoire de l'un ou de l'autre parti. Nous connaissons déjà quelques radicaux intelligents qui polissent leurs aspérités révolutionnaires et murmurent tout bas le mot de *tiers parti*. C'est que la réaction, loi morale aussi bien que loi physique, vient toujours après les emportements violents et les exagérations folles. On dépasse volontiers, dans la chaleur de l'action et de la lutte, la teneur de son programme ; mais le lendemain vous rappelle toujours à l'ordre, et bien souvent il vous faut réduire le programme conçu et augmenté pendant la bataille.

Si le Nord ne sait pas les souffrances et les humiliations du Sud, trompé qu'il est par le lointain et une presse violente, le Sud ne sait pas mieux la pensée et les sentiments du Nord. Les deux sections se regardent toujours avec méfiance, avec inimitié peut-être, comme à travers la fumée de la guerre civile. Au reste, pour être vrai, disons qu'il n'y a guère plus de radicaux au Nord qu'au Sud. Cette dernière assertion paraîtra étrange, surtout quand les élections de l'Ohio et de la Pensylvanie viennent de diminuer les chances de Seymour. Cela est cependant exact. Il suffit simplement de distinguer entre *radical* et *républicain*, comme la chose est facile.

Au Sud, en Louisiane par exemple, combien comptez-vous de *radicaux?* Deux ou trois mille, pas plus. Nous n'appelons pas radicaux les électeurs qui votent servilement et sous le coup d'une intimidation. Ceux-là, ignorants et inquiets, apprentis de la vie politique et jouets de l'intrigue, ne sont ni radicaux, ni républicains, ni démocrates : la peur seule et l'ignorance les livrent aux meneurs d'un parti d'accident. Quand ils sauront mieux, quand leurs droits seront garantis par l'exercice et la pratique, quand ils seront mieux assis et mieux posés, quand ils comprendront leurs intérêts réels, seront-ils encore radicaux contre le sentiment national et la volonté suprême? Ils ne sont actuellement radicaux,—et c'est là le grand mystère,—que parcequ'ils ont peur des démocrates. Ne leur a-t-on pas dit que les démocrates avaient un fouet de commandeur, un carcan de galérien, un esclavage en réserve? Ce moyen est pitoyable, mais ce moyen est tout puissant sur des hommes ignorants et trompés. Qu'y faire? Rien : attendre que l'ignorance cède au temps et à une éducation bienfaisante. Toutefois il est un peu humiliant pour une nation de penser que le pouvoir est aux mains d'une foule irresponsable.

Oui, il n'y a guère en Louisiane que deux ou trois mille véritables radicaux. Et cependant ces deux ou trois mille sires occupent toutes les fonctions publiques, commandent en maîtres, font le beau temps et le mauvais temps, s'enrichissent aux dépens d'une communauté laborieuse, ont le Mechanic's Institute des Législateurs.

A propos de ce Mechanic's Institute, caverne d'Eole et taverne de fumeurs, nous nous demandons si le Nord républicain, soit dans l'Ohio, soit dans la Pensylvanie, soit même dans le Massachusetts, le supporterait un quart d'heure. Bah! on enverrait à l'Asile des Aliénés ou ailleurs des représentants de cette farine. Le Nord est assez corrompu par la politique, assez perverti par la démagogie, sentant déjà mauvais et fort ; mais le Nord se révolterait à telle vue, à telles honorabilités, à telles puretés. C'est que nos adversaires de là haut sont ou peuvent être *républicains*, mais non pas *radicaux*.

Les *radicaux* du Nord sont dans les proportions de 1 à 100 ; et les gens de cette appellation ne sont pas reçus partout, bien que le Congrès ait ouvert ses portes à Butler et à quelques autres aussi estimables que lui. Lincoln n'était pas l'ami de ces va-nu-pieds, Chase a rompu avec cette clique, et Butler restera bientôt le seul radical de cette bande. Au reste, le mot *radical* n'est employé qu'au Sud, et les paysans de la Pensylvanie, pour *républicains* qu'ils soient, se croiraient déshonorés par un tel nom et protesteraient hautement contre un radicalisme dont ils n'ont pas même l'idée. Croyez-vous que le *ticket* de Grant soit arboré dans l'Ohio ou le Massachusetts comme ticket radical? Ce mot, ce seul mot tuerait la candidature du général heureux. En faut-il plus pour prouver que les radicaux du Nord sont une infime et ridicule minorité? Grant a-t-il adhéré aux principes nuageux et mal formulés de la Convention de Chicago? Ne se retranche-t-il pas prudemment derrière un mutisme d'homme qui ne veut pas se livrer même à un parti? Ne compte-t-il pas encore sur le vote de ceux qui ont conservé un arrière-goût de Whigisme, et qui ont gardé rancune à une démocratie parfois exclusive et brouillonne?

Oui, l'homme du Nord est foncièrement égoïste, peu généreux envers les vaincus, dans la plus complète ignorance de ce qui se passe au Sud ; mais il n'est pas révolutionnaire, point agitateur, même fort peu ami des nouveautés dangereuses. Il veut la paix après la guerre ruineuse, la tranquillité après la tempête, le développement de l'industrie et du commerce après la stagnation des affaires. Son parti est le parti de l'intérêt, et son vote n'aura pas même le caractère politique qu'on veut bien lui donner à l'avance. Quant à être *radical*, l'homme du Nord ne l'est ni avec Seymour, ni avec Grant, ni avec Chase.

II.

Ainsi donc, il faut que ceux qui fondent des espérances politiques sur le triomphe de Grant ou de Seymour se détrompent une bonne fois.

De même que la démocratie du Nord a fait des concessions libérales au temps, de même le républicanisme du Nord est possédé aujourd'hui par un certain esprit de conservation et de modérantisme. Demain, quand la lutte des partis aura cessé, en vertu d'un rapprochement qui s'est déjà manifesté au procès de Johnson, il se formera au Congrès un *tiers-parti* dont Grant sera peut-être le représentant. Dans les gouvernements constitutionnels et sous le régime parlementaire, il n'est pas bon que deux partis soient les seuls régulateurs d'une destinée commune. Extrêmes l'un et l'autre, agressifs et exclusifs, ils donnent à la lutte un caractère d'hostilité et de haine qui n'a rien de républicain. Sont-ils numériquement de force égale? il y a inertie. L'un est-il plus nombreux que l'autre? les mesures violentes et inconstitutionnelles ont beau jeu. Et si le président est un homme de parti? la justice alors n'est nulle part, et le droit des minorités est tenu pour rien. C'est alors que succède à la propagande régulière la propagande de l'intrigue, de la ruse, de la corruption, de l'intimidation ; c'est alors, comme dans les monarchies représentatives, que les innombrables fonctionnaires publics usent de leur influence et de leur argent pour conserver leur marmite sociale. Mais où donc s'en va la moralité? Que deviennent les principes et les mœurs? La patrie se trouve-t-elle bien d'un tel système d'agiotage et d'impéritie? L'homme cesse d'être citoyen et patriote pour n'être plus que partisan, et la politique tombe dans le domaine des bassesses, des dépravations et des ignominies. De haut en bas, de bas en haut, c'est une chaîne d'intrigues et de moyens vils, comme une franc-maçonnerie de politiciens éhontés. Les services de Pierre sont vendus, achetés, payés avant l'heure, et le partage est consenti avant le triomphe. L'état de choses ainsi compris et reconnu, que reste-t-il au vainqueur pour se maintenir, au vaincu pour triompher? Le vainqueur dispose ses suppôts, organise ses hommes, promet et vend ses honneurs, est impitoyable pour quiconque ne se livre pas complètement à lui, corrompt la souveraineté nationale dans sa source et dans son cours, se prolonge *per fas et nefas* jusqu'à l'heure de l'indignation et de la lassitude. Quant au vaincu, éloigné du pouvoir qui tente, repoussé des récompenses accordées à un autre, aussi avide que son adversaire, il emploie tous les moyens que la légalité et l'illégalité lui fournissent. Ses scrupules ne sont pas de nature à tourmenter les consciences, et tout est mauvais quand le système est mauvais. Est ce bien pour cela que les quinze dernières années de la république américaine ressemblent aux dix-huit années de règne du roi Louis-Philippe? Car enfin la vénalité est volontiers à l'ordre du jour de la république américaine. Hier, quand il y avait encore ici comme une réminiscence de pudeur politique, les démocrates et les whigs fabriquaient à qui mieux mieux des électeurs à la minute. On buvait fort, on intriguait peu, on se battait quelque peu. Aujourd'hui, par ces lendemains de pudeur introuvable, on fait des électeurs par millions, on boit très fort, on se bat comme chiens enragés, et la morale tombe aux lieux où l'honnête main n'ose plus la ramasser sans souillure. On n'est pas radical pour trembler devant quelque chose et frissonner devant la honte.

Et si le Congrès, qui est en définitive la tête de la nation américaine, au lieu d'offrir le spectacle de deux adversaires exclusifs et hostiles, rentrait dans le rôle de toutes les assemblées délibérantes et sages, nous verrions un *tiers-parti* d'hommes modérés, impartiaux, justes, pondérateurs et régulateurs. Ce parti ne serait pas précisément celui de l'immobilisme ou du servilisme, mais bien de la nation, de la raison, de la justice qui rapproche les extrêmes et empêche les mouvements hasardés et révolutionnaires. Ce serait le juste-milieu entre les tories et les Whigs, entre les ministériels et les radicaux,—le point d'appui d'une république pacifique et sage.

Et les Etats-Unis semblent réclamer un tel parti. Ne sont-ils pas las de la guerre au Sud, de la guerre au Congrès, de l'exclusivisme des uns et des autres? Ne demandent-ils pas, au nom de leurs intérêts particuliers et généraux, l'ordre, le calme, la paix? Grant a eu comme un vague pressentiment de ces besoins majeurs, quand il a prononcé pour seul discours ces mots : *Let us have peace.* Oui, la *paix* est l'impérieux sentiment du jour. L'Ouest la veut, le Centre la veut, le Sud la veut, Butler seul ne la veut pas. C'est que les questions politiques et sociales ne trouveront de solution que dans la paix ; c'est que les actes de reconstruction ne seront révisés que pendant la paix ; c'est que l'industrie, l'agriculture et le commerce ne renaîtront qu'à la faveur d'une paix bien assise, bien consentie, faite d'équité et de justice.

Il en est qui prétendent que tout est accompli, d'autres que rien n'est accompli. Ils se trompent tous les deux, car le programme d'une révolution ne se signe pas et ne se consacre point au moment de la bataille, sous le feu des combattants, au profit de l'un et au détriment de l'autre. Les Congrès viennent après les batailles, et les plénipotentiaires réduisent le programme à sa juste mesure et à sa vérité nécessaire. Mais il faut avant tout l'armistice, le désarmement, le silence et la modération du cabinet pour signer le protocole de la liberté et le traité du droit. Ce que la dernière révolution a eu de vrai sera maintenu ; mais rien de ce qui est faux, abusif, despotique ne résistera à la raison, à la *seconde pensée sobre*. Les hommes de toutes les opinions peuvent en prendre leur parti ou s'en plaindre amèrement, mais il en sera ainsi. N'est-ce pas là l'histoire dans tous les temps et pour tous les peuples, selon la doctrine du progrès et du perfectionnement, faite comme Dieu a voulu qu'elle fut faite aux nations et aux races? Seulement, vous pouvez affirmer bien haut, sans crainte d'erreur et de démenti, ni plus ni moins que si vous étiez un prophète, que le radicalisme n'a plus que quelques jours de pénible et honteuse existence. Excroissance sur un corps humain, est-il le corps humain? Loupe sur une tête encore jeune, est-il la tête elle-même? Champignon au pied de l'arbre, oserait-il se déclarer arbre? Ses excès au Sud, ses exactions au Nord, sa laideur partout, est-ce que cela vous consacre pour de longs jours et pour une haute autorité? Au reste, ne le sait-il pas, lui qui profite de son année de pouvoir et de domination pour dévaliser publiquement nos Etats et perpétrer une œuvre que vomira bientôt la conscience publique? Et quand bien même le ticket démocratique,—chose non encore prouvée,—ne mettrait pas par son triomphe fin à l'aventure du radicalisme, le parti des Sumner, des Butler, des Stevens n'en mourrait pas moins. Il est le désordre, le trouble, la perturbation, l'injustice, la révolution qui se poursuit envers et contre tous, la ruine générale, la banqueroute et l'abaissement des Etats-Unis. La composition du nouveau Congrès et la dignité nationale en feront bonne et prompte justice, et cela sous peu. Il nous faut la *paix*, et il est la *guerre*.

Seymour élu, le radicalisme tombe.
Grant élu, il tombe encore.
Et l'on dira demain : *Où fut il?*.........

Mais à propos du *tiers-parti*, voici ce que dit avec justesse un publiciste moderne : "Quand les partis intermédiaires dominent les autres, on a la *paix* : cet élément naturel, nécessaire, des sociétés libres, c'est-à-dire des sociétés civilisées ; et l'opposition est contenue dans la limite des droits qui sont réservés à toute minorité. Dès que les partis intermédiaires s'effacent, disparaissent, les partis extrêmes se heurtent l'un contre l'autre, et la *guerre* commence."

—Chateaubriand dit que tout parti contient des niais, des trafiquants et des héros ; mais il ne dit pas dans quelle proportion.

Nouvelles.

LOUISIANE.—La très haute et très puissante Législature de la Louisiane s'est ajournée *sine die*, après une session de Rump-Parliament. M. Warmoth a vétoé trois de ses bills.—Le bill de police métropolitaine a déjà porté ses fruits. D. C. Woodruff, nommé capitaine de la police de Jefferson par le bureau des commissaires, étant entré en fonctions au grand déplaisir de Jefferson, a été arrêté avec plusieurs de ses hommes, puis relâché sur parole.—Deux meurtres ont été commis dans la paroisse Ste-Marie : Henri Pope, shérif, et Valentine Chase, juge de paroisse, ont été tués à Franklin par des inconnus. Comme ces deux officiers étaient radicaux, on a crié à l'assassinat politique ; mais que la politique soit ou ne soit pas étrangère à ce double meurtre, nul n'est responsable du crime, excepté le meurtrier. A la police à chercher les coupables, aux tribunaux à en faire justice, à l'opinion publique à ne pas s'émouvoir : la loi est la loi pour tous. Ceux qui font avec le crime un fond politique ne sont pas d'honnêtes gens.

La Louisiane a la fièvre électorale. Seymour ou Grant? L'élection de Seymour est certaine en Louisiane.

NOUVEAU MONDE.—La tentative pour changer les candidats du ticket démocratique a tout d'abord échoué, comme on devait s'y attendre ; cependant plusieurs journaux influents reviennent à la charge et prétendent que le nom de Blair est un obstacle au triomphe. Ce n'est pas maintenant qu'il faut dire cela. Au diable de telles boutiques!—Les majorités radicales de la Pensylvanie, de l'Ohio et de l'Indiana sont beaucoup réduites.—La lutte électorale, qu'on laisse ou qu'on ne laisse pas le nom de Blair sur le ticket, sera chaude, et le résultat paraît incertain.—On dit que les sièges de Voorhies et de Julian, de l'Indiana, seront contestés. Les vaincus, sans doute?—Un lot d'armes et de munitions sur le steamer *Hasper*, en route pour l'Arkansas, a été détruit par des hommes déguisés qui, montés sur un remorqueur, ont abordé le *Hasper* à l'Ile aux Chats. Ces armes avaient été achetées par le gouverneur de l'Arkansas et le sénateur McDonald. Histoire de spéculation.—Grant est à Galena, toujours silencieux et fumant—Il règne une grande agitation dans la population de couleur de Charleston à cause du meurtre de Randolph. A Newbury, des noirs ont tiré sur les blancs et en ont blessé un ; mais le lendemain, le meneur noir a été tué. Où conduira ce système d'intimidation, de coups de pistolet et de représailles?—Le gouverneur Seymour est parti pour Buffalo, où il commencera une série de harangues électorales en faveur de la démocratie.—A Boston, Massachusetts, Alfred Green, noir, a été condamné à 4 mois de réclusion dans une maison de correction pour avoir lancé des pierres contre un meeting démocratique. Chers coups de pierre! En Louisiane, on l'aurait peut-être élu sénateur.

VIEUX MONDE.—La Junte espagnole a publié une adresse sur la forme du gouvernement futur. Les Cortès auront à décider si le gouvernement sera républicain ou monarchique.—Prim a été fait maréchal d'Espagne et le général Dulce, duc de Madrid. Drôle de république avec des maréchaux et des ducs! A Barcelone, les républicains protestent contre les actes de Prim et de Serrano—Les dernières dépêches télégraphiques disent que la réorganisation de la nation espagnole va bon train. Des gouvernements civils et militaires ont été nommés dans toutes les provinces. Tout Espagnol âgé de 20 ans aura le droit de vote.—En attendant, Christine et Isabelle, la mère et la fille, font de la philosophie à Pau, près du berceau de Henri IV.

—L. Napoléon parle de paix, de réformes libérales, et vieillit.—La lutte électorale devient très vive en Angleterre.—Le différend entre l'Angleterre et les Etats-Unis, au sujet de l'Alabama, sera référé à l'arbitrage du Czar.—Les Etats pontificaux sont tranquilles, l'Autriche dit peu de chose, la Prusse ne dit rien, la Belgique n'en pense pas davantage. Quant au Vésuve, il fume.

☞ ***Faites-vous enregistrer!***

ICI ET LÀ.

POLITIQUE.—Le dimanche, à la campagne, est le jour des meetings politiques ; mais nous espérons bien qu'il redeviendra bientôt le jour du repos et du Seigneur, puisque la politique est un oiseau de passage dont l'utilité n'est pas absolument démontrée.

Quoiqu'il en soit, dimanche dernier a été consacré à Seymour, à Blair, à Grant et aux bavards.

Un meeting radical s'est tenu sur l'habitation Henry Riley, à la pointe du Collège, vers midi ou une heure. Les orateurs y ont plaidé la cause de leurs candidats. Est-ce bien plaider la cause radicale que de se faire le champion de M. Grant? Demain nous donnera peut-être la mesure du radicalisme du héros de Vicksburg, et plus d'un s'étonnera des paroles et des actes du muet et taciturne soldat. Enfin, chacun est libre, chacun fait son choix, chacun va où le poussent ses sentiments et ses intérêts. Qui donc, à moins d'être injuste, ne reconnaît à son voisin le droit d'avoir ses sympathies et ses préférences, pourvu que ce voisin, dans l'exercice de sa propre liberté, respecte la liberté des autres!

Somme toute, ce meeting a été ce qu'il devait être. Il y assistait des hommes, des enfants et des femmes. La femme de couleur est généralement radicale, sans doute par amour de l'égalité. C'est son droit, mais nous l'engageons sincèrement à constituer sa famille, à élever ses enfants, à être la bonne et attentive ménagère de la maison. Quant à en faire une votante, nous croyons qu'il est sage d'ajourner la question à des temps ultérieurs.

Les Démocrates, eux aussi, ont eu leur meeting, et nous n'exagérons pas en disant que la paroisse Saint-Jacques, rive gauche, a eu sa véritable fête et son véritable triomphe. Les endormis s'étaient éveillés, les tièdes s'étaient réchauffés, les croyants voyaient avec bonheur la résurrection attendue.

Les clubs du premier, du second, du troisième et du quatrième district, avec un club indépendant des citoyens de couleur, se sont rendus vers trois heures P. M., sur l'habitation de M. Morson. Les hommes étaient à cheval et marchaient en ordre, les bannières et les drapeaux flottaient, des voitures nombreuses précédaient et suivaient : environ quatre cents cavaliers défilaient deux par deux et pleins d'enthousiasme. M. Félix Damaré, grand maréchal, manœuvrait ses cavaliers avec toute la prudence et toute l'habileté d'un colonel expérimenté.

Lorsque la foule, composée d'environ six ou sept cents personnes, et ornée par la présence de cinquante ou soixante dames, eût pris place au lieu du rendez-vous, le meeting s'organisa comme suit :

M. Jules Dumilhet fut acclamé président. MM. B. B. Bingey, J. M. Morson, Téclé Nicolle, Edmond Blouin, A. Dumilhet, Noël Braud, Cléophas Dugas, Jos. Young, C. Henry, furent nommés vice-présidents. MM. F. Reine Jr., Arthur Roman, O. Jacob et D. Webre furent accueillis comme secrétaires.

La galerie de l'hospitalier Morson servit de tribune au bureau et aux orateurs.

Et l'on parla, car la parole est de rigueur en tout meeting.

J. Gentil commença. A l'égard de ce monsieur, le "Louisianais" ne prend pas la responsabilité de ses discours et de ses oraisons. Le "Louisianais" défend J. Gentil écrit et abandonne J. Gentil parlé.

Johnson, un orateur de couleur, et certainement un homme d'une valeur intellectuelle remarquable, vint ensuite. Il fut applaudi chaleureusement, et des blancs et des noirs : c'est que sa parole sensée et son raisonnement solide méritaient de sincères applaudissements. Johnson est un de ceux qui prétendent avec raison que "l'égalité sociale se gagne avant de se décréter."

La tribune fut ensuite occupée par le populaire orateur de St-Jacques, M. F. P. Poché. M. Poché, au nez duquel nous ne voulons pas casser un encensoir, mais qui cependant ne peut être oublié, a puissamment remué son auditoire. Cet orateur ira loin, bien loin, si les circonstances le favorisent, si l'énergie qu'il possède au plus haut point ne l'abandonne pas, si un obstacle à surmonter se jette sur son chemin.

M. Morson a bien voulu adresser à son tour quelques paroles à l'assemblée,—paroles sages, mesurées, empreintes d'un véritable esprit de modération et de concorde.

M. J. W. Daggs, un brave homme de couleur de la paroisse St-Jacques, a pris la place de M. Morson et parlé à la satisfaction générale. Daggs est un agréable discoureur qui manie volontiers la plaisanterie.

Enfin M. A. Pinckney a clos la liste des orateurs du jour.

Inutile de dire, si le dicton est vrai, que Seymour et Blair ont dû entendre corner leurs oreilles, car leurs deux noms ont été acclamés avec frénésie.

Vers le soir, une demi heure avant la tombée de la nuit, les clubs s'en retournaient dans leurs districts respectifs, et les citoyens regagnaient leur domicile. Et tout cela se fit avec ordre, non pas toutefois sans jeter ses chansons et son enthousiasme au vent.

Cependant justice à qui de droit et reproche à qui de droit.

Il est dans ces processions politiques des retardataires : ces retardataires, par quelques mots inconsidérés, ne peuvent engager la responsabilité de la colonne et des ordonnateurs. Les foules ont toujours des exagérés. L'exagération est un mal en tout et doit être blâmée par tous. Ainsi donc, le démocrate saluant Seymour doit permettre au radical de saluer Grant, et "vice versa", sans qu'il soit besoin d'employer les gros mots. En outre, à quoi bon étourdir les oreilles d'une famille radicale, républicaine, démocratique ou whig par des hourras prolongés? Doit-on, même en bêtisant, décharger un pistolet en l'air? Personne n'a le droit, de par la loi, de porter des armes et d'en lancer le contenu à la lune. Les retardataires auraient donc tort de ne pas être toujours calmes, prudents, dignes comme de véritables démocrates.

Au demeurant, la journée de dimanche dernier a été un vrai triomphe démocratique et aussi le triomphe de la rive gauche de St-Jacques.

ROULAISON.—Quelques cheminées de sucrerie fument déjà. Bon signe.

Dans une semaine ou deux la boucane sera générale. Tout porte à croire, à en juger par la beauté de la canne, que le rendement sera satisfaisant et que la récolte n'aura de mécomptes pour personne. Il faut cela pour nous sauver de la ruine, car la politique ne saurait opérer un pareil miracle.

L'argent est plus rare à St-Jacques que dans la poche d'un philosophe, et le crédit ne s'y invoque plus qu'en souvenir. Les marchands regardent tristement les rayons de leur boutique, les épiciers n'ont plus que des rats pour consommateurs, les boulangers eux-mêmes s'étonnent qu'on ne mange plus guère de pain.

Qui nous rendra le crédit, le capital, l'argent? la récolte. Et cet argent, bénédiction générale, s'éparpillera dans la communauté. Le planteur en aura, l'employé en aura, le marchand en aura, l'ouvrier en aura, tous en auront. Une sucrerie en activité cuit du sucre pour tout le monde.

MANIFESTATIONS—Il y aura dimanche prochain, croyons nous, une grande démonstration démocratique à St-Jacques.

La démonstration politique est permise.

La démonstration religieuse est permise.

La démonstration maçonnique est permise.

La loi permet toute manifestation qui ne trouble pas la communauté et les individus.

Il y a liberté de conscience, liberté de la presse, liberté de réunion, liberté de locomotion, etc...

Mais il faut que la PAIX soit considérée par les citoyens comme le premier devoir de tous les citoyens.

Les Démocrates ne l'oublieront pas, puisque la PAIX est le premier mot de leur programme.

E PLURIBUS UNUM.—"Epelures d'hommes!" s'écriait triomphalement un collégien de septième.

CLUB DÉMOCRATIQUE—Les citoyens de couleur du 3e district ont organisé un club démocratique sous le nom de "Club des Gardes de Seymour et Blair". Ont été élus officiers : Cléophas Dugas, président,—Jean Baptiste Blaise et Jules Dugas, vice-présidents,—Narcisse Mélançon, secrétaire,—Edmond Dugas, trésorier,—Tom, porte-étendard,—Henry Brooks et Alphonse Prince, gardes du drapeau,—Télesphore Dugas, maréchal.

ENREGISTREMENT.—Il y a environ 3.000 enregistrés à St-Jacques.

☞ **Le dernier enregistrement ne vaut pas un picaillon, donc faites vous enregistrer de nouveau.**

Bienveillance.

—:o:—

Mes bons amis, ayons un peu de bienveillance :
Cela coûte si peu!
Nous ne sommes pas tous l'esprit et la vaillance,
Et tous jouant franc jeu.

Chaque homme a ses défauts, ses travers, ses malices,
Quelquefois ses noirceurs,
Et que'quefois encor d'abominables vices
Et d'atroces laideurs.

L'existence est un jeu de cartes politiques
Où chacun, à carreau,
Défend sa foi, sa loi, ses lares, ses boutiques,
Et pose son zéro.

Est-ce tout? nenni donc, car il est des sottises
Et des sots ici-bas;
Car il est des galons, des titres, des bêtises,
Des fracs et des rabats.

De graves insensés innombrable est la foule;
Et le monde benêt!....
Tout cela pêle et mêle existe, mange, roule
Et joue au cochonnet.

Du plus au moins, amis, chacun est ridicule,
Chacun est un Pierrot;
Aussi pourquoi faut-il que Mathurin bouscule
Son voisin Pâtureau?

Le diable, mauvais gueux, avocat fort habile,
Rirait à nos dépens,
Et nous condamnerait à payer notre bile
A beaux deniers sonnants.

Or donc, soyons amis, bienveillants, charitables,
Compaigns du bon vouloir;
Autrement, mieux vaudrait être chiens lamentables
Hurlant dans un trou noir.

J. G.

Feuilleton du *Louisianais*.

LE GAULOIS EN AMÉRIQUE.

Chap. XXVII.

Filoselle, de retour à Niagara, possédait encore un capital de 160 piastres.

Cette somme, due à sa pommade et à son savon miraculeux, lui permettait de parcourir en grand seigneur les Etats-Unis d'Amérique. Les voyages en chemin de fer et en bateaux à vapeur coûtent peu dans la patrie de Washington. Mais est-ce bien voyager, c'est-à-dire voir, que de passer comme l'éclair à travers un pays inconnu?

Son pèlerinage accompli aux chutes, son âme rassasiée de poésie, Filoselle songea de nouveau au sérieux côté de la vie. On ne vient pas seulement en Amérique pour saliver dans le Niagara, courir dans les bois ou faire l'amour aux Iroquoises blanches. Et nous savons que notre ami avait en lui deux natures, comme deux tempéraments : un beau spectacle l'enthousiasmait volontiers, mais une bonne spéculation ne l'effrayait point. Ne voyait-il pas reluire dans un dollar matériel, ainsi que dans un prisme, des voluptés d'un ordre spirituel et des enchantements à ravir un être sensible? Il pensait avec raison, comme le vaudevilliste, que "l'or n'est qu'une chimère ;" mais quelle chimère! Voyages lointains, joies changeantes et renouvelées, plaisirs cueillis partout, caresses universelles, amours données et reprises, âme s'épanouissant dans tout rayon et dans toute espérance, omnipotence de la liberté dans la vie multiple et souveraine, tout cela n'est-il pas garanti par la "chimère" de l'or! La misère seule est sans poésie, froide comme un haillon, dénudée comme un mendiant accroupi à la borne et blême de souffrance.

Filoselle n'ambitionnait pas le rôle d'un gueux mal nourri, mal vêtu, mal vu, objet de pitié et de dégoût pour les autres. Aussi ne crachait-il pas sur l'or, convaincu que la philosophie n'en médit que par impuissance de besacier.

Que faire alors pour subtiliser habilement et légalement l'or de ses semblables?

La ville de Niagara ne possédait point de législateurs, et le commerce de pommade aurait été peu productif. Donner des leçons de français aux américaines du lieu! il ne fallait pas y songer, car le bruit de la cataracte enlève à la langue française toute son harmonie. Louer une maison, ouvrir un cabaret, vendre vin, bière et whiskey? Il y avait déjà autant de cabarets que de maisons, et les voyageurs boivent trop abondamment la poëtique eau du fleuve.

Filoselle se disposait à partir, croyant qu'il n'y avait rien à faire dans cette ville absurde, lorsqu'il aperçut un Piémontais qui marchait tristement sur la banquette. Un Piémontais à Niagara, la chose était nouvelle, mais significative. Mais pourquoi marchait-il tristement? sans doute parceque c'était sa manière de marcher, et aussi sans doute parceque sa poche était vide comme celles de Bias ou de Job. Un homme sans argent se devine à première vue, et sa figure porte ces redoutables mots : "Je suis sans le sou!"

Un bon mouvement, le mouvement du cœur, poussa tout d'abord Filoselle vers l'étranger. Il faut dire aussi que notre Gaulois avait trouvé son homme, son idée, la solution de son problème. Et comment donc? Un Piémontais doit avoir un orgue de Barbarie, sinon deux orgues de Barbarie. A propos, pourquoi orgue est-il masculin au singulier et féminin au pluriel? C'est que deux orgues sont plus assourdissantes, plus fatigantes, plus criardes, plus fausses, plus féminines qu'un seul orgue.

Filoselle ne s'était pas trompé.

Il sourit à la mystification. Faire crier son orgue de Barbarie une crécelle monotone et inharmonieuse, devant un orchestre qui défiait les mugissement de la mer, n'était-ce pas une idée fort originale? soutirer ainsi les gros sous aux naïfs voyageurs qui parcouraient des milliers de lieues pour s'extasier devant une merveille, n'était-ce pas une excellente plaisanterie, une gasconnade des plus réjouissantes? L'Américain est encore plus naïf que rusé, et Filoselle commençait à le connaître.

Mais il manquait quelque chose à notre Gaulois pour compléter son programme. L'orchestre ne fait pas le théâtre, et l'orgue seul ne peut attirer et retenir la foule. Est-ce que des ombres chinoises ne devaient pas être agréables aux habitants de Niagara? La vue constante, la vue perpétuelle, et toujours la vue d'une cataracte, cela devait être ennuyeux, fastidieux, prosaïque. L'homme des champs ne sait pas admirer un lever de soleil et ne s'extasie point